

LES VEILLÉES

DU

PÈRE BONSENS

Seconde Série.

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

No. 8.

ANNONCES.

Les Veillées du Père Bonsens se vendent 3 cents par livraison. Les personnes de la campagne ou de la ville qui désireraient recevoir cette publication à domicile pourront adresser à l'éditeur propriétaire, N. AUBIN tiroir No. 36, bureau de poste, ou au No. 87 rue St. Jacques, Montréal, une somme quelconque et il leur sera adressé des livraisons jusqu'à ce que le montant ait été épuisé. L'envoi équivaudra à un reçu.

A la ville, le journal est à vendre dans tous les dépôts et par les porteurs de journaux.

Vente en gros au No. 87, rue St. Jacques.

AUX INVENTEURS.

On se charge à ce bureau de tout ce qui a rapport à la demande de brevets pour le Canada et les Etats-Unis. On prépare les spécifications, dessins, modèles, etc., et négocie la vente d'inventions ici ou à l'étranger. S'adresser par lettre ou personnellement à N. AUBIN, 409 rue Craig.

QUATRIÈME ENTRETEN.

NOVEMBRE 1873.

(Suite et fin.)

Où Mademoiselle Jacqueline veut ouvrir son cœur.—Confession interrompue.—Une lettre qui cause une vive sensation avant sa lecture.—Ottawa, ses rues, ses cataractes, ses palais.—Les intrigues qui s'y trament.—Spectacle sublime et scènes révoltantes.—Chaos.—Chûte d'un ange et d'un démon.—Dénouement.—Grincements de dents et réjouissances.

Bonsens lisant : — Il était dans les bureaux ministériels, un homme qui, flairant cette entreprise encore dans les limbes, avait pris son vol, des îles lointaines où ses méfaits l'avaient relégué, vers le Canada, son ancienne patrie adoptive, sur laquelle il vint s'abattre de nouveau. Sire Francis Hincks avait compris que des capitalistes de la république voisine, qui avaient fait leur école sur un autre chemin conduisant au Pa-

“ cifique, pourraient bien être tentés d’essayer encore leur savoir faire avec nous. “ Il était impossible de traiter l’affaire directement. Il s’adressa à sire Allan. “ Entre quatre Sires de la force de sire John, de sire George, de sire Hugh et de Sire Francis il était facile de s’entendre. “ Ce quadrille de chevaliers convint des conditions et l’affaire s’arrangea. Les ministres avaient besoin d’argent, sire Allan voulait un contrat. On ne s’occupait guère d’où il tirerait l’argent pourvu qu’on mît la main dessus. Sire Allan payait, sire Allan eut le contrat. “ La chose était simple comme bonjour.

Bistouri.—Oui, il me semble qu’il n’était pas si difficile de débrouiller cette coupable transaction. Il n’était pas besoin de comités, de commissions, de prorogations et de toute cette fantasmagorie parlementaire, pour mettre la main sur les coupables.

Muscade.—Arrêtez un peu. S’il s’agissait d’un simple commis qui aurait hypothéqué, chez un usurier, des marchandises appartenant à son patron, on l’enverrait de but en blanc au pénitencier et ce serait juste. Mais, avec des gros sires, avec des ministres, fichtre ! il faut des formes. On ne peut pas leur mettre la main sur le collet et les mener en prison. Y a des imites !

Quenoche.—Il peut y avoir des imites tant que vous voudrez ; mais, satanchien, comme dit monsieur Grosmont, ça ne me paraît pas juste.

Languille.—T’as qu’à voir.

Quenoche.—Monsieur l’avocat, je ne m’adresse pas à vous pour savoir ce qui est juste ou ce qui ne l’est pas, attendu que je n’ai pas d’argent à vous donner pour ça.

Bonsens, reprenant sa lecture : — “ Je t’assure, mon cher ami, que le discours de monsieur Blake me fit oublier les petits mécomptes éprouvés dans les premiers moments de mon séjour à Ottawa ;

“ la perte de temps et d’argent occasionné
 “ par ce voyage ; le profond dégoût que
 “ m’inspira d’abord la vue de représen-
 “ tants du peuple, dont un si grand nombre,
 “ m’assurait-on, avaient payé les votes qui
 “ les avaient placés au parlement, et qui
 “ étaient prêts à revendre le leur, avec
 “ profit bien entendu ; brochant ainsi sur
 “ un droit sacré, sur l’un des plus grands
 “ honneurs que le pays puisse accorder à
 “ ceux qu’il aime, comme le fripier le fait
 “ sur la défroque la plus avariée. Avant
 “ les nobles paroles de l’orateur, je me
 “ sentais chétif, honteux, ravalé. Je me
 “ disais : Est-ce donc pour en arriver là,
 “ que nous avons jadis entrepris des luttes
 “ si longues, si décourageantes, parfois.
 “ Est-ce donc pour nous assurer une forme
 “ de gouvernement qui ne s’appuie que sur
 “ la dégradation publique, sur les vices
 “ particuliers, que nous avons subi la cap-
 “ tivité, la mort et l’exil, pire encore ?
 “ Mais, mon vieil ami, les accents si pro-
 “ fondément honnêtes, si fièrement patrioti-
 “ ques de monsieur Blake, répandirent sur
 “ mon cœur affligé le baume vivifiant de la
 “ réhabilitation, et dans un moment d’irré-
 “ sistible enthousiasme, sans songer à
 “ l’endroit où je me trouvais, et levant au-
 “ dessus de ma vieille tête, ma canne et
 “ mon chapeau, je m’écriai : Merci grand
 “ Dieu ! l’on peut encore être fier d’être
 “ Canadien ! Mais cet élan ne fut pas par-
 “ tagé par un de mes voisins, qui me tira
 “ violemment sur mon siège en me disant :
 “ Asseyez-vous, vieux sot ; le brigand qui
 “ parle va me faire perdre un contrat de
 “ cinq cent mille piastres.

Quenoche.—Vous avez qu’à voir ! Ah !
 si j’avais été là, je vous l’aurais-t-y applati,
 acrapouti, le maudit.....

Muscade.—Un moment, Quenoche ; tu
 n’es pas raisonnable et tu te serais fait
 jeter à la porte comme une valetaille ; et
 ce n’aurait été que juste. Après tout, cet
 homme là me fait de la peine. Pensez-y
 donc ! Voilà un homme qui a travaillé
 à son affaire on ne sait depuis quand ; qui
 l’a mitonnée de mille façons ; qui a cassé
 dix bords de chapeaux à saluer les ministres
 et les amis intimes ; qui a passé des heures
 et des heures à les attendre à la porte de
 leur bureau, tandis qu’ils y dormaient
 peut-être ; qui a couru les campagnes par
 tous les temps et par des chemins abomi-
 nables ; qui s’est enrhumé pour trouver les
 électeurs ; qui s’est enrouré pour leur
 apprendre où est le bon bord ; qui a dé-

pensé pour tout ça de beaux écus et glissé
 des rouleaux dans la poche de bien des vils
 gros messieurs qui se croient plus que lui,
 et de gazetiers qui rient de sa tournure en
 se gobergeant à même ses piastres ! Et vous
 voulez qu’il écoute sans grincer des dents,
 un bel avocat qui débite, en se pavanant,
 de belles paroles qui ne lui coûtent pas une
 cope et bâche ses espérances, démanche un
 beau contrat qui n’a plus besoin que d’une
 pauvre signature pour assurer sa fortune ?
 A la fin, y a des imites. Et il me semble,
 qu’à sa place, je n’aurais pas pu voir sans
 crève-cœur, l’extravagante joie de l’ami de
 monsieur Bonsens qui s’en va comme ça,
 par simple curiosité, suivre les débats par-
 lementaires, sans y avoir seulement une
 mauvaise épingle au jeu. Je puis vous
 en parler savamment, moi qui ai gagé
 quatre louis, un casque, cinq gallons de
 Jamaïque et une selle neuve que le minis-
 tère aurait la majorité.

De Grosmont.—Permettez moi, mon-
 sieur Muscade, de vous dire que je ne
 partage pas tout-à-fait vos sentiments quoi-
 que je me les applique néanmoins vu qu’ils
 me semblent résumer si bien la politique ainsi
 qu’on la fait aujourd’hui. Mais avouez
 aussi que nous autres, pauvres vieilles rui-
 nes des temps passés, nous pouvons res-
 sentir quelques éclats de bonheur alors
 que paraissent quelques signes de retour
 vers les beaux jours de la vertu publique.
 Songez donc que pendant de longues années
 nous avons combattu, sans le moindre es-
 poir d’avantages personnels, pour sauvegar-
 der l’héritage de nos ancêtres en ne récla-
 mant comme garantie que des libertés mo-
 delées sur celles des autres sujets de l’em-
 pire avec lesquels le sort avait uni nos
 destinées. Nous avons, au prix des plus
 grands sacrifices, atteint notre but ou, du
 moins, cru l’atteindre lorsque des hommes
 d’une école nouvelle, celle du succès à tout
 prix, de l’avancement personnel et du sen-
 sualisme, vinrent tout remettre en question
 et, pour garder un pouvoir acquis sous la
 bannière du patriotisme, transformèrent le
 science politique en simple agiotage. Nous
 avons vu les populations trompées, par
 ceux qui les eussent dû protéger, pressu-
 rées, approuvées, maintenues comme à
 dessein dans une ignorance fatale ; nous
 avons vu multiplier d’inutiles mais coûteux
 honorables, grassement payés pour repré-
 senter la richesse : des traîneurs de sabre,
 faire bombance et les maîtres d’école mou-
 rir de faim. Nous avons vu nos cultivateurs,

jadis dans une modeste aisance, fuir à l'étranger la terre paternelle qui ne leur suffisait plus. Peu-à-peu le gouvernement et une majorité de la législature ne se recrutèrent plus que parmi les hommes pour qui l'argent était le seul but de la vie. Enfin le mal avait tellement envahi notre monde politique que les ministres se crurent tout permis et trafiquèrent presque ouvertement des intérêts publics, comptant sur une majorité aussi corrompue qu'eux-mêmes. Et vous êtes surpris que quand, après de si longues années de déboires, de souffrances morales, nous voyons un homme pur et courageux sonner l'alarme, faire appel aux honnêtes gens et proclamer la déchéance des corrupteurs et de ceux qui ont si longtemps pillé notre peuple, déshonorer notre patrie, nous ne puissions comprimer notre joie ? Satanchien, monsieur Muscade, vous exigez trop de notre pauvre nature humaine.

Muscade.—Excusez-moi, monsieur Grosmont. C'est sans mauvaise intention je vous assure, et je conviens que, pour vous comme pour nous, y a des imites. Vous êtes, voyez-vous, du bon vieux temps dont j'ai entendu parler par mon père où la conscience menait encore le monde ; où l'on vivait doucement avec la satisfaction d'avoir fait son devoir ; où l'on s'habillait fièrement d'étoffe du pays, par patriotisme ; où la tuque et le capuchon suffisaient pour garantir de la neige ; où nos filles se tortillaient aussi coquettement dans l'étroit jupon de droguet. Mais tout ça est changé. Est-ce pour le pire, est-ce pour le mieux ? Ma foi je n'en sais rien, mais ça fait marcher le commerce. S'il y en a qui se ruinent c'est qu'ils ne s'arrêtent pas à temps et ne pensent pas qu'y a des imites. Pour moi je ne comprends pas comment on peut vivre sans ses trois ou quatre repas, bien arrosés comme de juste ; sans de bons surtouts de drap fin et le reste à l'avenant ; sans un bon trotteur qui mange la route et fasse crever de jalousie ceux qu'il laisse derrière lui ; sans quelques piastres sonnantes pour traiter les amis. Voilà comme j'entends la vie et fouette garçon ! Ma foi, si on ne peut pas se procurer ces indispensables agrément, par un héritage paternel ou maternel, par des petites spéculations heureuses, ma foi je ne vois pas grand mal à bouchonner, à étriller, à froter, à peindre même un peu le cheval qu'on veut vendre ; tant pire pour ceux qui ne l'essaient pas ; à travailler aux élections

de gens qui ont les poches remplies plutôt que pour des hommes de rien ; à recevoir, en dédommagement, des pensions pour guetter le poisson ou le gibier ; des contracts, pour des ponts, pour des chemins de colonisation ou autres frimes. On ne peut pas toujours s'échiner pour les autres sans rien retirer. Y a des imites.

Languille.—Oui et il faudrait en mettre à vos paroles, mon gros muscade. Vous me voulez les théories que je n'ai pas encore pu mettre en pratique et de plus vous empêchez monsieur Bonsens de finir sa lettre.

Bonsens, lisant :—“ Il ne m'est pas possible, mon vieil ami, de te redire avec quel art profond monsieur Blake fit la revue de toutes les pièces de ce terrible procès. Comment il fit concorder les lettres de sire Allan avec les télégrammes des ministres. Comment il reconstruisit les documents qui n'ont pas encore vu le jour au moyen de ceux dont les ministres n'osent ou ne peuvent nier l'authenticité. Comment enfin, au milieu des dénégations contradictoires, du dédale de parjures et de déclarations éhontées, il fit resplendir la vérité des accusations portées par monsieur Huntington si violemment assailli, si grièvement insulté par le ministre coupable. Mais ce qui me ravit dans ce mémorable discours, plus encore que la découverte des hontes qui rejaillissent malheureusement plus ou moins sur nous tous, ce fut la manière, pleine de noblesse et d'un esprit national qu'on eût pu croire éteint, avec laquelle il traita les questions constitutionnelles dont la sale affaire du Pacifique s'est compliquée. Loin de ployer servilement ainsi qu'on a l'habitude de le faire, devant toutes les décisions qu'on invoque, comme règles infailibles, uniquement parce qu'elles viennent de l'autre côté de l'Océan, il revendiqua pour nous la faculté de juger de ce qui nous intéresse et d'en décider sans en appeler éternellement à la sagesse ou à l'autorité impériales.

Boudin.—Oh ! je vois ce que c'est que ce monsieur Blake dont je n'ai pas encore, que je sache, entendu parler. C'est un de ces démagogues sans principes ; un de ces révolutionnaires ambitieux et féroces qui croient que la facilité du langage leur permet tout et qui ne savent s'ouvrir une carrière qu'à travers les débris des trônes séculaires et de la suave puissance des monarques légitimes.

Je vous demande s'il n'est pas de la dernière audace, pour nous humbles colons, de vouloir conduire nos affaires sans prendre pour guides uniques les précédents et les décisions des parlements et des hommes d'état de la mère patrie.

De Grosmont.—Au diable les précédents, monsieur le docteur. Ils pouvaient avoir leur sagesse dans un autre pays et à une autre époque, mais ils ne s'appliquent pas toujours à nos besoins ou à nos idées. Tenez, cela me rappelle une petite scène qui trouve bien sa place ici et dont j'aurais tort de laisser mourir le souvenir avec moi, qui seul, peut-être, l'ai recueillie. Elle peint à merveille l'esprit et le caractère d'un homme qui peut jouer un jour dans notre politique un rôle important et qui, dans tous les cas, a fourni déjà des preuves notables d'énergie, de persévérance et de patriotisme. C'était dans l'un des premiers parlements, sous le régime de l'union des deux provinces du Haut et du Bas Canada. Un jeune représentant d'un des cantons du district de Québec venait d'être élu. Son nom n'avait pas encore fait grand bruit en dehors du cercle de ses propres électeurs. Monsieur Baldwin était premier ministre. C'était un homme probe, sérieux consciencieux, fervent admirateur des coutumes parlementaires de la grande Bretagne. Le jeune député, peu brisé encore aux formes, parfois embarrassantes, de la procédure constitutionnelle, se hasarda bravement à faire une proposition qui touchait à une mesure administrative, mais dont j'ai oublié la nature exacte. Le ministre se leva pour faire observer qu'aucun précédent ne justifiait une pareille mesure.—
 “Eh ! bien, s'écria le hardi représentant, “s'il n'y a pas de précédents, nous en “ferons !” à ces paroles audacieuses, mais qui respiraient un fier esprit d'innovation et de justice le brave ministre retomba sur son siège comme frappé d'un coup de foudre, punition d'un blasphème ! Quant à moi le mot avait chatouillé ma fibre patriotique et il demeura gravé dans ma mémoire.

Quenoche.—Vous avez qu'à voir ! En effet, ce n'était pas mal dit, et c'est justement ce que j'aurais répondu moi-même, si on m'avait donné le temps d'y réfléchir. Mais, je voudrais bien connaître le nom de ce membre. J'espère que c'est un Canadien-français, au moins ; un de nos gens. L'auriez-vous oublié par hasard ?

De Grosmont.—Non pas, Satanchien ! Il s'appelle Letellier.

François.—Hourra pour lui ! C'est comme ça qu'il nous faudrait des ministres.

Boudin.—Dieu nous en préserve ! Un effronté qui ose se moquer de la vénérable constitution anglaise, et qui porte le nom d'un des plus enragés auteurs de la révolution française. Il faut que j'en écrive à ma gazette, que je proteste hautement.....

Languille.—Eh ! monsieur le docteur, apaisez-vous. Les noms n'ont guère de rapport avec ceux qui les portent, et l'on a mis récemment dans notre Sénat, un homme qui, je vous assure, n'a rien de l'emblème, de l'attrait, de la pureté, de la beauté, ni du parfum d'une belle rose. Continuez, je vous prie, papa Bonsens.

Bonsens, reprenant sa lettre :—“ Je “n'entreprendrai pas de te décrire la phy- “sionomie qu'avait la chambre lorsque “monsieur Blake termina son discours. “Il était trois heures du matin, et les “représentants étaient encore tous à leurs “sièges. Les galeries, même celles qu'oc- “cupaient les dames, étaient encombrées, “et une foule impatiente remplissait jus- “qu'aux passages extérieurs. Les repré- “sentants du côté ministériel étaient mor- “nes. Ils avaient depuis longtemps oublié “leurs interruptions et leurs cris ironiques. “La stupeur avait remplacé leur ancienne “arrogance. Ils faisaient vraiment pitié. “Il m'est impossible, mon vicil ami, de te “donner la plus faible idée de l'effet pro- “duit par l'orateur, mais tu comprendras “quelle explosion d'enthousiasme accueillit “ses dernières paroles que je te citerai de “mémoire, mais dont la traduction ne “saurait avoir la solennelle gravité :—La “nuit est fort avancée, dit-il, en recuei- “lant les notes dont il s'était servi ; déjà “apparaissent les premières lueurs du jour. “J'espère que le vote qui va être donné “dans cette occasion, le sera conformément “à ces principes de morale publique que “chacun appliquerait dans ses affaires pri- “vées entre lui et son voisin. Ne nous “laissons pas tromper par cette absurde “distinction, qui consiste à croire qu'il y a “une différence entre la morale publique “et la morale privée ; ne nous laissons pas “induire en erreur par cette ridicule théo- “rie, qui consiste à dire que tout ce qui “est fait en secret, fût-ce un crime, doit “demeurer sous silence et qu'il est honteux “de le faire connaître.

“Que nos actes soient faits au grand “jour, et comme la honte existe, comme “elle a été découverte d'une manière irré-

“ futable, puisqu'elle a été avouée, infligeons aux coupables, par notre vote,— malgré le regret que nous pouvons éprouver,—le juste châtement qu'ils méritent.”

Ici un grand bruit se fit entendre à la porte de la chambre où les femmes étaient renfermées. On eût pu croire à une émeute grave à une rixe dangereuse si des éclats de rire féminins n'eussent eu leur bonne part dans le vacarme. Notre ami Quenoche, qui avait, comme l'on sait, tourné la clef, se leva quelque peu inquiet des résultats de la mesure arbitraire qu'il avait prise, et alla libérer sa joviale moitié et ses joyeuses amies. A peine la porte fut-elle ouverte qu'un ramassis tumultueux de têtes et de mains parurent à l'embrasure. Voyons Quenoche, mon écervelé, donne nous de la lumière.—Nous n'avons plus de thé, la chandelle est morte.—Il est passé dix heures ; temps de se retirer.—Moi qui vais à la ville demain au petit jour.—Mes enfants qui doivent crier.—Et dire qu'après avoir attendu si longtemps on n'en est pas plus avancé.—Nous viendrons demain entendre le reste.—Allons bon soir, bonne nuit, dormez bien.—Ne faites pas de mauvais rêves.—Monsieur Languille vous qui êtes poli mettez-moi mon châle ; mon mari ne pense plus à ça.—Eh ! Muscade, ne serrez pas ma claude si fort, vous m'étouffez ! Si vous n'avez pas de retirance venez à la maison.—Docteur n'oubliez pas de venir demain. Grand'mère a son gros rhume qui m'inquiète. Faut-il continuer la graine de lin ? Ein ? Les pieds dans l'eau chaude, ein ? Toujours la même histoire, ein ? C'est bon ; mais pourtant faudrait autre chose pour changer ; car il me semble qu'elle est pire. Ah ! c'est le froid ein ? Oui c'est ça, quand y a du mieux c'est le docteur, quand y a du pire c'est le temps. Bonsoir, bonsoir monsieur Bonsens, mamzelle Jacqueline ... toute la compagnie ... sans vous oublier monsieur Grosmont... Puis au milieu de ces salutations cent fois répétées la troupe se dispersa et la vieille demeure de notre ami rentra bientôt dans le silence et l'obscurité.

CINQUIEME ENTRETEN.

NOVEMBRE 1873.

Où mademoiselle Jacqueline recommence sa confession.—Souvenirs d'enfance.—Jeux innocents.—Catastrophe et interruption.—Savante dissertation médicale.—

Suite de la lettre d'Ottawa.—Grand combat verbal entre Languille et Muscade.—Quenoche est pris pour juge et ne sait que décider.—Il prend l'affaire en délibéré et s'en tire par un proverbe.—Choses et autres qui remplissent la veille.

Il ne fait plus grand jour ; mais la nuit n'est pas encore arrivée. On est à cette partie de la journée que nos habitants appellent : Entre chien et loup. C'est-à-dire l'heure indécise où ces deux quadrupèdes font sans doute, en leur esprit, leurs préparatifs, l'un de vigilance, l'autre de maraude. Monsieur de Grosmont est près du poêle. A l'aide d'un chiffon qu'il fait chauffer au soupirail il couvre ses bottes d'un enduit de suif et de cire. Pour se distraire de cette occupation manuelle il chantonne d'une voix un peu chevrottante des fragments d'airs formant une de ces singulières cacophonies mises en vogue aujourd'hui, sous le titre qui n'est guère attrayant de pot pourri, par certains pianistes qui suppléent à l'imagination musicale, souvent en défaut, par une gymnastique vertigineuse à la portée de tous les persévérants doués de doigts vigoureux. Monsieur de Grosmont, qui n'a pas de prétentions et ne se doute point qu'il suit la dernière mode artistique, se chante donc à lui même une série de refrains où l'on distingue vaguement tour-à-tour : *Ah ! ah ! Cécilia... Trois filles d'un prince sont couché à Saint Malo beau port de mer... Vole mon cœur... en roulant ma boule... allons enfants de la patrie... il y a longtemps que je t'aime... mon bras si dodu, ma jambe bien faite et cætera.*

Mademoiselle Jacqueline est près de la fenêtre ; elle jette un regard pensif dans l'espace aux teintes grisâtres qui s'assombrissent insensiblement. Son ouvrage est tombé sur ses genoux ; une larme furtive vacille à sa paupière ; elle l'essuie, puis semble tout-à-coup prendre une résolution.

Jacqueline.—Monsieur de Grosmont ?

De Grosmont.—Mademoiselle ! Pardon ; je vous dérange peut-être par mes incohérentes rapsodies. Vieille habitude, voyez-vous. C'est, sans y penser. Aurais-je par hazard fredonné quelques grivoises reminiscences de jeunesse ? hélas, c'est tout ce qui nous reste de joie d'un passé qu'on rappelle en vain. Vous aurais-je offensée ? J'en serais au désespoir, mademoiselle...

Jacqueline.—Oh ! pas du tout, monsieur... mon idée était bien loin, d'ailleurs. Vous vous souvenez sans doute que j'avais

malgré moi, pour ainsi dire, commencé, l'autre jour, une confidence qui fut interrompue par l'arrivée de plusieurs de nos voisins. Je vous dois, je me dois surtout à moi-même, de l'achever afin d'éviter des suppositions injustes. Je l'aurais fait plus tôt si l'occasion s'en était présentée. Ce soir, si vous n'y avez pas d'objection, je vais compléter cette triste confession. J'en aurai le temps, je pense, avant l'arrivée de mon frère. C'est dans cette intention peut-être que je vous ai fait souper de meilleure heure que d'habitude.

De Grosmont se lève de terre où il était assis, suspend ses bottes au dossier d'une chaise qu'il approche du poêle et sur laquelle il se place à califourchon.—Mademoiselle Jacqueline, je vous écoute et vous prête l'attention la plus respectueuse.

Jacqueline.—Comme vous le savez sans doute par mon frère, mon père était jadis un des cultivateurs les plus aisés de notre paroisse. Il avait deux enfants et trois filles. Mes deux sœurs moururent jeunes et l'un des garçons, l'aîné qui aidait déjà notre père dans ses travaux, périt écrasé par un arbre qu'il abattait. Ma mère ne lui survécut que de quelques semaines. Il ne reste plus, hélas ! de toute la famille que mon bon frère Bonsens qui, par dévouement pour moi, du moins je le suppose sans qu'il me l'ait jamais dit, est demeuré seul, et moi qui, pour la raison que je vais vous confier, restai avec lui dans la maison paternelle que j'ai de mon mieux maintenue dans l'ordre où je l'ai toujours vue. C'est ma seule occupation, ma consolation, ma gloire. Je sais qu'on se moque un peu de moi pour cela. Mais je n'entreprends pas de plaire aux envieuses et l'on en dirait davantage si je venais à négliger mon ménage. J'en reviens à mon sujet. Mon père n'ayant plus que moi de fille voulut me faire donner autant d'éducation qu'on pouvait s'en procurer en ce temps dans nos modestes, mais alors plus heureuses campagnes. Il me mit au couvent à demi pension et je m'y rendais tous les jours. Il n'y avait pas très-loin, comme vous pouvez voir ; je faisais le taret à pied quand il faisait beau, en charette ou en traine selon la saison lorsque les chemins étaient mauvais. Je n'étais pas laide alors et la bonne religieuse notre maîtresse m'appelait sa petite rougeaude. Cela faisait enrager les autres petites filles qui m'appelaient la grosse rousse parce que j'étais grassette et que j'avais quelques unes de ces taches que le

grand air et le soleil ne jettent que sur les peaux blanches et fines. J'ai dit bien des prières, employé bien des onguents et des recettes de toutes sortes pour faire passer cela ; mais rien n'y faisait et quand je fus fatiguée de remèdes mes rousselures s'en allèrent toutes seules.

De Grosmont.—Oui, l'âge qui nous apporte bien des embarras nous débarrasse aussi de ces jolies petites misères.

Jacqueline.—Oh ! non, monsieur, j'étais encore fort jeune. Mais je reviens à mon sujet. Près du couvent était une école de garçons tenue par un bon vieux maître ; un français de France, qui se fâchait tout rouge après ses élèves qu'il aimait pourtant bien quoiqu'ils lui fissent toutes sortes de niches. Il me semble encore voir sa drôle de figure toute plissée, son nez maigre armé de bésicles vertes, sa perruque blonde qu'il frisait tous les matins, se piquant aux épingles qu'y plantaient la veille ses écoliers, quand par hasard il s'endormait, ce qui lui arrivait toujours après son diner... Il me semble encore le voir avec sa longue robe de chambre d'indienne jaune à grandes fleurs bleues ; ses culottes courtes et ses souliers à grandes boucles d'argent qui avaient été, disait-il, à la cour du roi toutes couvertes de diamants. Il me semble aussi...

De Grosmont.—Pardon Mademoiselle si je vous interromps, mais il me semble à moi que ce n'est pas pour parler de ce ridicule maître d'école, quelque intéressant qu'il ait pu être dans ce temps-là, que vous avez désiré m'entretenir. N'y avait-il pas, par hasard, parmi ses espiègles écoliers, un jeune garçon plus espiègle que les autres, le plus joli de la bande, le plus aimable, le plus intelligent, le plus intéressant et qui n'appelait pas la jolie Jacqueline : grosse rousse ? Je vois cela d'ici.

Jacqueline.—Ah ! monsieur ! qui vous l'a dit ? En effet, non loin de la demeure de mon père était une maison dont on ne voit plus aujourd'hui que les fondations et cette cheminée demeurée encore debout, que vous pouvez apercevoir là, à travers les arbres, à laquelle nul aujourd'hui ne fait attention mais qui pour moi, pour moi seule, est un monument chéri, respecté dont je ne puis m'éloigner sans une douleur mortelle. C'est là que demeurait mon George lorsqu'il disparut pour toujours. C'est là qu'il est né. C'est à l'ombre de ce bouquet d'érables que vous voyez en arrière que nous avons passé tant d'heures

délicieuses de bonheur innocent. Tenez, monsieur de Grosmont, si vous en avez la curiosité vous pourrez, en vous promenant, passer par là ; vous y trouverez encore gravées sur l'écorce de ces arbres les lettres J et G, quelquefois séparées par une rugosité maintenant informe mais qui représentait jadis un cœur brûlant, quelquefois elles sont entrelacées pour figurer le sort qui devait un jour nous unir. Mais je me hâte trop. Comme vous l'avez dit, parmi les jeunes garçons qui fréquentaient l'école du vieillard français, il y en avait un, supérieur en tous points à ses camarades, et avec lequel je fis naturellement plus intime connaissance qu'avec les autres, attendu qu'il me fallait passer devant la maison de son père pour me rendre au couvent et que, comme il se rendait lui-même à l'école nous nous rencontrions sur la route, sans préméditation, je vous assure. Il était si bon, si complaisant. Jamais il ne voulait me laisser porter mes livres, mon ardoise, mon dîner. Quand le temps menaçait d'orage il ne manquait jamais d'apporter un grand parapluie ; plus haut que lui-même ; venant de son arrière grand-père ; en soie noire ; à manche jaune, à poignée de corne de cerf. Il m'abritait soigneusement de la pluie...

De Grosmont.—Et quelquefois je suppose il vous protégeait.....contre le soleil..... ?

Jacqueline.—Pas dans les premiers temps ; mais plus tard, quand nous fûmes devenus plus familiers, naturellement. Toujours est-il qu'un beau jour, non un terrible jour d'orage, nous passions près d'un fossé profond que la pluie de la nuit précédente avait rempli d'une eau trouble et vaseuse. Nous étions tous deux sous ce cher parapluie nous y cramponnant pour l'empêcher de se retourner à l'envers, ce qui lui arrivait fréquemment, lorsqu'un coup de vent subit nous fit pirouetter et je tombai dans le fossé où je disparus toute entière.....

Module.—qui avait doucement entr'ouvert la porte et s'était glissée furtivement derrière la chaise de Jacqueline.—Ah ! mon doux ! Et vous-êtes vous mouillée, maman Jacqueline ?

Jacqueline.—Jour de Dieu ! qui est-là ? Ah ! c'est toi Module ! Pourquoi me faire une peur comme ça ? Sais-tu, méchante, que tu pourrais me faire mourir de mort subite et sans préparation ?

Module.—Pardonnez-moi, maman Jac-

queline, c'est vous qui m'avez saisie en tombant comme ça dans l'eau. Voyez-vous je n'y vois goutte vu que vous êtes dans la noirceur. A qui parliez-vous donc ? Ah que je suis folle ! à monsieur de Grosmont, sans doute. Mais allumez vite votre chandelle. Voici les amies et les voisins qui viennent avec pépère Bonsens pour entendre la fin de sa lettre d'Ottawa. Tout le monde est inquiet de savoir à quoi tout ça pourra bien aboutir. Je suis partie en courant devant les autres pour vous prévenir. Je sais bien que vos affaires ne regardent personne ; mais enfin on ne peut pas empêcher les langues de jouer. Bonsoir monsieur de Grosmont. Comment êtes-vous ce soir ; mettez donc vos bottes vous allez attrapper de l'humidité.

De Grosmont.—Oh ! ne faites pas attention, ma bonne dame ; je suis près du feu et pas mal endurci. Satanchien ! j'en ai bien vu d'autres.

Bonsens entre, suivi de ses compagnons ordinaires, qu'il a ramassés, les uns à la porte, d'autres au magasin principal du village, et le reste sur la route où ils étaient déjà, batifolant avec les voisines auxquelles ils jetaient de la neige récemment tombée.

Boudin qui entre gravement et à pas comptés, avec son confrère Bistouri.—Vous avez beau dire, mon cher collègue, le cas pour lequel nous avons été appelés en consultation, et où je suis vraiment flatté de vous avoir eu comme conseil, étant une affection inflammatoire de la muqueuse dans un voisinage très rapproché des méninges, et qui, sans les précautions que l'art indique, eût pu atteindre l'arachnoïde et, de là, envahir la substance corticale et la médullaire, incident redoutable dont vous appréciez la gravité, je persiste à croire que le traitement que je propose, est le seul qui soit de nature à promettre une guérison sûre. Heureusement que la maladie n'a pas encore fait des progrès alarmants, et que nous avons le temps de nous consulter, de comparer nos observations, de peser les circonstances, et d'y réfléchir à tête reposée.

Bistouri.—Eh ! mon cher doyen. Je ne puis faire autrement que de me prosterner devant votre expérience, surtout lorsqu'il s'agit de vos patients ordinaires ; pourtant, je dois vous dire qu'à votre place, j'hésiterais à recourir à la saignée, dans un cas qui ne me semble pas nécessiter un moyen aussi violent. Votre jeune malade a seulement un léger rhume de cerveau, suivi, comme cela se rencontre assez ordinaire-

ment dans cette saison, d'un petit mal de gorge. Mais comme vous lui avez annoncé qu'elle se trouvait atteinte d'un coryza compliqué d'une laryngite naissante, elle se croit dans un éminent danger, et je ne serais pas surpris si elle faisait télégraphier à la ville pour deux autres médecins. Allez donc la rassurer, faites lui prendre quelques pillules de mie de pain mêlée de sucre d'érable, faites lui renifler de l'eau fraîche et se gargariser de même, qu'elle ne s'expose pas trop à l'air vif et dans quelques jours il n'y paraîtra plus.

Boudin.—Tut ! tut ! innovations modernes ! Ce n'est pas ainsi que nous aurions autrefois osé nous jouer de la vie de nos malades. Mais les jeunes gens d'aujourd'hui ne doutent de rien. Ils passent par dessus les formules acceptées, et négligent les axiomes de la vieille école. A les croire, le premier venu pourrait guérir tout comme nous.

Quenoche qui écoute les docteurs en leur apportant des chaises.—Tout ça est bel et bon, monsieur le docteur ; toujours est-il que le bonhomme Grégoire, le rammancheur du Ruisseau Blanc a, d'un tour de patte, remis celle à mon chien tandis que vous vouliez la lui couper. (Le docteur lève sa canne.) Ça n'empêche pas docteur, que si j'étais bien malade je vous enverrais chercher. Quand on se porte bien ou rit de vous autres ; mais dès qu'on souffre et qu'on a peur on est bien content d'avoir recours à votre science. Mais voilà monsieur Bonsens qui ramasse les feuillets de sa lettre, faisons silence.

Les femmes cette fois ont apporté leur ouvrage, couture, tricotage, quenouilles etc. Après s'être chauffé les doigts au poêle elles suivent Mademoiselle Jacqueline qui se rend dans sa propre chambre. La porte reste grande ouverte.

Bonsens, lisant :—“ Dès que monsieur Blake se fut assis quelqu'un proposa l'ajournement du débat au lendemain. Ce délai me contraria, car j'avais espéré que nul ne songerait à prendre la parole après les deux jouteurs habiles qui semblaient avoir épuisé tout ce qui pouvait se dire pour défendre les ministres ou pour soutenir l'accusation portée contre eux. Le lendemain quelques orateurs prirent néanmoins la parole et réussirent à intéresser vivement la chambre ainsi que la foule des curieux qui semblait prendre à la question solennelle qui se débattait un intérêt toujours croissant.

“ Monsieur Wilfred Prevost le représentant nouvellement élu par l'un des comtés du nord de Montréal, fit retentir de mâles accents en notre langue malheureusement si peu en usage dans notre parlement local. Il fit ressortir avec énergie la position dégradante dans laquelle notre pays était placé aux yeux du monde par des ministres qui se trouvaient réduits à voiler, à défendre, à justifier le crime par un crime plus déplorable encore. Je l'écoutai avec la plus vive satisfaction car sa manière de parler me rappelait le temps où dans notre ancien parlement les représentants libéraux attaquaient avec tant de véhémence l'oligarchie insatiable qui fut la cause de tant de maux.

Boudin.—C'est sans doute le représentant à qui mon journal a si vertement reproché de n'avoir pas voté comme notre parti s'y attendait sous prétexte que sa conscience ne le lui permettait pas. Lui en a-t-elle donné au moins, ma gazette !

De Grosmont.—Je comprends ça ! La conscience est une monnaie qui n'a pas cours dans le commerce de vos ministres conservateurs.

François.—Quand on pense à quels diaboliques moyens ont recours ces gros ministres pour cacher leurs abominables tours, ça fait frémir. Il paraît toujours que, si ce qu'on dit de Sire John, le premier de tous, est vrai, il n'est jamais à bout de ruses. Quand les autres se croient pris et s'arrachent l'âme de désespoir, d'un tour de langue il les tirs d'embarras et les fait paraître blancs comme neige. Il est impayable, ce Sire John, et après lui le renard s'évente.

Quenoche.—Eh ! il est bien facile d'être fin quand on met tout de côté et qu'on ne craint ni dieu ni diable. Ce n'est pas malin de battre les gens qui ont de la conscience quand on n'en a point soi-même.

Jean Claude.—Taisez-vous donc simpiternels bavards que vous êtes ; monsieur Bonsens ne peut pas dire vingt lignes sans que vous fouriez des simplicités de votre cru. Continuez donc, s'il vous plaît.

Bonsens reprenant sa lettre :—“ Un autre orateur nouveau qui me parut tout jeune bien qu'il ait fait preuve d'une vieille expérience, Mr. Laflamme, élu contre l'attente de ses plus fervents amis, profita de cette circonstance mémorable, pour faire son début. Et il le fit de manière à faire envie aux plus anciens.

A continuer.